

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [90] (2002)
Heft: 1461

Rubrik: Dossier
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Pères, vous ne comptez pas pour des prunes !

«Parce que le fils est soumis à l'autorité du père et l'esclave à celle de son maître, le père pourra battre son fils et le maître son esclave pour les corriger et les élever.» Saint Thomas d'Aquin (1225-1274)

«Je ne puis regarder ce berceau sans me sentir ému, car l'homme est envahi par une sensation profonde et puissante lorsqu'il est assis à côté de la femme qu'il aime, près d'un berceau où repose un enfant.» Vincent Van Gogh (1853-1890)

Le rôle du père dans le développement social de l'enfant est-il fondamental ? La réponse est sans équivoque : oui. C'est la conclusion à laquelle parvient une équipe de recherche du Centre d'étude sur la famille de Lausanne après avoir étudié les relations parents-enfant. En mettant en lumière l'importance de l'implication paternelle dès la naissance, des chercheur-e-s bousculent le mythe de la prépondérance maternelle, longtemps érigé en dogme par la communauté scientifique.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

Pères, vous est-il déjà arrivés en allant chercher votre gamine à la crèche que l'éducatrice, ou exceptionnellement l'éducateur, vous confie de dire à la maman que l'enfant couve une grippe ? Comme si vous étiez le chauffeur. Pour réconforter les pères en manque de reconnaissance, un groupe de recherche du Centre d'étude sur la famille de Lausanne a relevé l'importance du rôle paternel dans le développement social de l'enfant. Grâce à une situation expérimentale dont le nom a fait le tour du monde : le «jeu trilogique de Lausanne» (voir encadré), les chercheur-e-s ont constaté que dès sa venue au monde, l'enfant dispose du potentiel pour interagir avec la mère et le père. Ils ont aussi relevé que la construction de relations triangulaires dès les premiers moments de la vie de l'enfant, augmenterait ses chances d'être mieux intégré socialement plus tard.

Une «révolution»

Si pour certain-e-s cette trouvaille relève du bon sens, elle est en revanche considérée comme une petite révolution par des membres éminents de la communauté scientifique. Psychiatre spécialiste de l'enfance à la renommée internationale, Daniel N. Stern n'hésite pas à prédire que le jeu trilogique deviendra rapidement un classique tant pour les clinicien-ne-s que pour les chercheur-e-s. L'originalité de la recherche réside dans le fait qu'elle s'intéresse au triangle primaire que forment l'enfant, le père et la mère, dès les premiers mois suivant la naissance. Alors que pour la majorité des théories psychanalytiques traditionnelles, les relations à trois n'apparaissaient qu'autour de la troisième ou quatrième année de l'enfant.

Préjugé scientifique

Si la «découverte» de l'importance du rôle paternel est accueilli presque au même titre qu'un «changement de paradigme», Elisabeth Fivaz et Antoinette Corboz, coauteures de l'ouvrage¹ qui présente les résultats de la recherche en français, avancent que c'est d'abord parce que ce sont essentiellement les relations mère-enfant qui ont mobilisé l'intérêt des sciences sociales jusqu'à présent. «Si les conclusions de la recherche sur la triade père-mère-enfant sont si retentissantes, c'est parce qu'elles vont à l'encontre d'un consensus social voulant que la responsabilité des enfants incombe aux femmes.» affirme France Frascarolo, spécialiste de la

paternité qui a participé à la recherche. «Ce consensus apparaît subtilement lorsqu'un journaliste à la télévision explique aux mères comment soigner le rhume du bébé, sous-entendant que les pères n'ont aucune raison de se sentir concernés, ou lorsque, par exemple, la conciliation vie familiale-vie professionnelle n'est jamais évoquée quand il s'agit des papas, tellement il va de soi que pour eux, le travail doit passer avant tout.» explique-t-elle.

Des raisons sociales, dominées par l'idéologie - en l'occurrence patriarcale - expliqueraient donc les conceptions communes de ce que sont et doivent être la maternité et la paternité. Malgré le poids de l'histoire, les mentalités changent et les mœurs évoluent. Si autrefois, un homme, un vrai, était un père autoritaire et froid; un «chef» de famille, le temps des patriarches semble désormais révolu. Depuis les années quatre-vingt, nous assistons à l'émergence d'un courant de «nouveaux pères», influencés par le mouvement de mai 68, qui sont plus à l'aise avec les jeunes enfants et plus présents dans leur vie quotidienne.

Pour des lendemains meilleurs

Ce changement radical, à en croire les statistiques sur le partage du travail parental, reste néanmoins marginal. Comparés à la maternité, le rôle et l'identité de père demeurent socialement quasi inexistant. L'intérêt du jeu trilogique est notamment de montrer qu'ils gagneraient à être davantage reconnus, valorisés et promus par la collectivité. Avec la diffusion des résultats de ces travaux, les acteurs sociaux qui influent sur les lois, l'organisation du travail et la construction de modèles culturels oseront-ils aller à l'encontre des préjugés et encourager la jeune génération à davantage investir leurs responsabilités de père ?

¹ Fivaz-Depeursinge, Elisabeth et Antoinette Corboz-Warnery, *Le Triangle primaire : le père, la mère et le bébé*, Ed. Odile Jacob, 2001, 309 p.

Les couples qui attendent un premier enfant (quand la mère est enceinte de cinq mois), ainsi que les familles de deux enfants (de moins de cinq ans), qui sont intéressés à participer aux recherches d'Elisabeth Fivaz et Antoinette Corboz peuvent s'adresser au Centre d'étude de la famille de Lausanne, site de Cery, 1008 Prilly, tél. 021/643 64 01.

Le jeu trilogique de Lausanne dément les a priori

«Comment interagir à trois ?» Voilà la question à laquelle le jeu trilogique de Lausanne tente de répondre. Le jeu mis au point par une équipe du Centre d'étude de la famille de Lausanne consiste en une expérience menée avec un bébé de quelques mois, sa mère et son père. Au départ, l'enfant est placé dans un siège devant ses parents, les trois formant un triangle. Le jeu se déroule en moins de quinze minutes et il se divise en quatre moments. Dans un premier temps, la mère ou le père joue avec l'enfant sous le regard de l'autre parent. Ensuite, ce dernier prend la relève et interagit à son tour avec le bébé sous les yeux de son conjoint. Puis, les trois s'amusent ensemble, et enfin, les parents discutent entre eux devant l'enfant. L'intérêt pour les chercheur-e-s est d'analyser l'harmonie, la coordination entre les acteurs et la continuité lors des changements de configurations d'interaction. La qualité des interactions comme celle des transitions est essentiellement déterminée par la capacité des parents à former une équipe. La recherche s'attache à montrer, à l'instar de travaux étatsuniens, qu'un enfant qui grandit dans une famille où il existe une communion à trois sera plus à l'aise non seulement avec ses proches, mais aussi à l'école, en groupe et en société. □



JOËLLE FLUMET

Entretien avec une experte de la paternité

«Les mondes politiques et économiques ont beaucoup à faire pour valoriser la paternité»

Cheffe de projet de recherche au Centre d'étude de la famille à Lausanne, France Frascarolo a participé à titre de spécialiste de la paternité au projet connu sous le nom de «Trilogie de Lausanne». Elle met ici en évidence la valeur du rôle social du géniteur. Entrevue.

Qu'est-ce qu'un «bon» père ?

On a souvent mis en avant et souligné la qualité de la relation qui unit le parent et l'enfant. Celle-ci est essentielle certes, mais l'aspect quantitatif n'est pas négligeable pour autant et se révèle également indispensable. Ce qui compte, c'est la qualité et la quantité d'amour qui se traduisent par une présence chaude et attentive. Dès la naissance, l'enfant a besoin d'écoute, de respect (de ses sentiments, ses pensées, son unicité, son élan de vie), d'un cadre souple mais solide, et des adultes de confiance autour de lui sur qui il peut compter. Un «bon» père est non seulement une personne capable de satisfaire ces exigences, il est souvent un homme qui soigne son couple ; il est un bon co-parent, car lorsque les relations de couple sont difficiles, l'enfant le ressent et en pâtit.

La paternité est-elle aussi fondamentale que la maternité ?

Oui. Ce sont des facteurs sociaux et historiques qui expliquent l'importance accordée à la mère dans notre société. Le rôle de père est aussi important que celui de mère ; ce qu'une mère peut faire, le père peut aussi le faire. La présence paternelle est capitale ; des pères peuvent croire que s'ils ne sont pas présents, ils ne peuvent pas faire de mal, mais cette absence a une influence sous-estimée et généralement un impact négatif sur l'enfant.

Quelles différences avez-vous observées entre les pères et les mères ?

Divers travaux ont montré qu'ils ont un style interactif différent : les pères interagissent davantage physiquement avec l'enfant, le poussent plus au bout de ses limites que les mères. On a aussi constaté que dans le discours, les femmes s'adressent davantage aux bébés au présent tandis que les hommes tendent à parler au futur. L'intérêt pour l'enfant est d'interagir avec les deux styles. Autre constat : les pères s'investissent plus dans les activités ludiques que dans les soins donnés aux enfants. Peut-être parce qu'à la maison, les hommes sont habitués à faire ce qui leur plaît et laissent les corvées aux autres ! En revanche, beaucoup de femmes diront que les soins ne sont pas des corvées. Peut-être aussi, dans certains cas, est-ce parce que les femmes accaparent ces activités que les hommes y participent si peu.

DR

Docteure en psychologie, France Frascarolo considère que «Ce qu'une mère peut faire, un père peut aussi le faire».

Quels sont les difficultés empêchant d'être un «bon» père ?

L'insatisfaction conjugale est un obstacle important ; tous les couples ne forment de loin pas une équipe parentale harmonieuse. L'absence de relation des pères avec leur propre père peut aussi être déterminante ; on donne plus difficilement ce que l'on n'a pas reçu soi-même. Beaucoup d'hommes, surtout ceux dont le père était absent, ont acquis leur identité masculine en se définissant comme «non-femme» et du coup, ils ont repoussé au fond d'eux-mêmes tout ce qui est tendresse, douceur, etc. Bref, tout ce dont est construit le «parentage». Parfois aussi, les femmes s'arrogent le monopole de la parentalité. On peut facilement décourager un jeune père de bonne volonté qui essaie de s'impliquer en disant des phrases qui anéantissent comme «Tu ne sais pas comment t'y prendre !» ou «Attention, tu vas le faire vomir !». Les préjugés sont tenaces certes, mais les obstacles structurels sont aussi en cause : les horaires de travail des emplois traditionnellement masculins ne permettent pas un investissement paternel satisfaisant. Les mondes politiques et économiques ont encore beaucoup à faire pour valoriser la paternité.

Comment valoriser la paternité ?

En instituant un congé-paternité comme il en existe dans d'autres pays. En restructurant les horaires de travail de façon à favoriser la présence des hommes au sein de la famille. En impliquant davantage les pères dans tout ce qui concerne la grossesse et la naissance de l'enfant. S'il s'implique dès l'arrivée de l'enfant, il y a de bonnes chances que le père soit présent par la suite. Je rêve de chambres familiales dans les maternités. Parallèlement, il faut former les jeunes dans ce sens ; on donne une éducation sexuelle à l'école, on devrait aussi enseigner l'importance de la présence active des deux parents dans l'évolution de l'enfant. *

Les nouveaux parents

Auteure d'une thèse de doctorat intitulée *Engagement paternel quotidien et relations parents-bébés*, France Frascarolo a relevé trois constantes. La première : les jeunes enfants dont les pères s'impliquent beaucoup dans les soins quotidiens sont plus sociables. La seconde : les pères qui s'investissent le plus auprès de leurs enfants sont plus «androgynes» que les autres, c'est-à-dire qu'ils possèdent, en plus des caractéristiques traditionnellement associées aux hommes, des qualités et des comportements historiquement attribués aux femmes, comme l'écoute, la patience, etc. La troisième découverte concerne les mères : celles qui sont en couple avec ces «nouveaux pères» sont moins directives et donnent une plus grande marge de manœuvre à l'enfant dans le cadre du jeu, ce qui va souvent de pair avec une plus grande place laissée aux pères. *

L'art de la paternité au quotidien

«L'enfant donne une force qui relativise le reste»

Sociologue à l'Université de Genève, militant vert, Jean Rossiaud est, à 41 ans, l'heureux père de trois beaux enfants. Son originalité ? Il partage l'éducation de ses enfants et le travail familial à 50% avec sa conjointe. Leur stratégie ? L'organisation. Si d'intenses négociations sur ce qui peut sembler être des détails (mais qui le sont rarement) ont pu faire hurler de rire des proches, le couple n'a plus à prouver la valeur de son approche de la parentalité et de la vie à deux. En dix ans, celle-ci n'a été que confirmée. Rencontre.

Comment gérez-vous le quotidien ?

Ma compagne et moi avons toujours partagé tout le travail domestique et familial. On mise beaucoup sur l'organisation; on a un planning très précis avec qui fait quoi quand. A deux, rien n'est évident. Parfois, c'est assez lourd parce qu'on discute de tout ; tout est sujet à discussion. Ensemble, on doit construire un modèle parental original et chacun arrive avec le modèle de sa propre mère, parce que le modèle paternel qu'on connaît, le plus souvent, n'apporte rien d'utile (!), et il y a parfois des divergences. A court terme, les coûts de la discussion sont énormes. Mais à long terme, les gains sont importants. Des gains toujours probables, jamais certains. Le prix de la discussion, c'est aussi la mise à l'épreuve du couple ; on se remet en cause. Pour arriver à un message parental cohérent et partagé, on est amené à parler de choses très intimes sur nos valeurs respectives, pour le meilleur et pour le pire. Ces discussions peuvent amener de nombreuses disputes, mais en ce qui nous concerne, le fait d'être parvenus à résoudre ces questions a toujours renforcé notre couple. L'intérêt de la négociation, c'est qu'au bout du compte, tous les deux assumons entièrement la décision prise en commun. Le dialogue permet de trouver un consensus et d'être conforté dans ses choix ; l'autre sert de garde-fou.

Quel est l'intérêt d'être un père présent ?

D'abord, c'est extrêmement intéressant d'être proche de ses enfants dès la naissance et de les accompagner dans leur développement ; on découvre des sentiments qu'on ignorait posséder. S'occuper d'un tout petit enfant fait découvrir un champ affectif insoupçonné. L'expérience est inédite : on est placé devant notre pulsion de toute-puissance et à la fois, devant le sentiment de la toute-fragilité de l'autre et de son besoin de protection. Assumer ce rôle de protecteur est très riche et rend certainement plus sensible. De plus, si pour une raison ou une autre ma compagne disparaissait du jour au lendemain, malgré le chagrin, je saurais assumer l'entièvre responsabilité de mes enfants ; ce ne serait pas la panique.

Quels sont les obstacles sur le chemin de la paternité responsable et assumée ?

A priori, si on envisage une carrière professionnelle, il est très difficile de partager la responsabilité des enfants et du ménage. Les deux activités sont matériellement peu compatibles. Les contraintes sont trop nombreuses ; les premières années de la vie d'un enfant, on dort peu et moins bien ; on est fatigué. On ne peut pas «produire» autant que le voudrait la logique de la carrière parce qu'on n'en a ni le temps ni l'énergie. Parfois on doit annuler une réunion ou un rendez-vous parce qu'un des enfants est malade et l'on est effectivement moins souple et moins disponible puisqu'il faut conduire l'un au sport, l'autre au cours de solfège, etc. Mais la relation qu'on développe avec les enfants relativise complètement l'importance qu'on accorde à la carrière professionnelle. L'enfant vous donne une force et un ancrage qui font que tout le reste devient très relatif. Deuxième difficulté : dans le couple même, la résistance de la compagne peut freiner l'élan paternel. Je pense que beaucoup d'hommes en feraient davantage, mais le combat à mener contre la

compagne pour l'amener à leur faire une place peut parfois sembler lourd ou disproportionné. Avant d'avoir fait l'expérience, on ne sait pas si le jeu vaut la chandelle. Alors, par crainte de tout remettre en question, beaucoup d'hommes se réfugient dans ce qu'ils connaissent : leur boulot. Les femmes ont d'ailleurs souvent un discours ambigu : d'une part, elles veulent que leur conjoint s'investisse, de l'autre, ce sont elles qui savent ce qui est bien ou non pour l'enfant, qui fixent les critères éducatifs, qui décident des priorités, en d'autres termes, qui font la loi. D'autant plus si elles ne peuvent pas développer une carrière au même titre que leur compagnon, ce qui est souvent le cas. S'occuper des enfants est alors une bonne façon de se faire valoir et elles ont tendance à faire de la parentalité leur chasse-gardée.

Dernière difficulté : il y a le regard d'autrui. Je pense que le milieu social joue un rôle important. Pour moi qui fait partie de la classe moyenne intellectuelle, le regard des autres (hommes et femmes) est plutôt positif, même si les «nouveaux pères» sont parfois observés comme des bêtes curieuses. Dans les milieux sociaux (populaires ou bourgeois) où les rôles sont plus clairement établis, le plus souvent au détriment des femmes, je pourrais facilement passer pour un idiot ! J'ai l'impression qu'on se demande qu'est-ce que je peux bien gagner à m'investir pareillement, alors que je pourrais profiter tranquillement d'être un époux et un père traditionnel !



Jean Rossiaud avec ses trois enfants : Cécile, 3 ans, Sylvain, 8 ans et Florian, 10 ans.

DR

Initiative fédérale

La Journée des filles, pour doper le lien père-fille

«Nouveau père» ou père traditionnel, les hommes parlent rarement «travail» avec leurs filles. Le projet fédéral de la Journée des filles les incite au contraire à le faire, pour ouvrir l'avenir professionnel des jeunes filles et aussi pour resserrer les liens entre fille et père.

ISABELLE DARBELLAY

Au départ, il y a un constat. Même si 80% des Suissesses sont professionnellement actives, les choix professionnels des jeunes filles restent terriblement marqués par les stéréotypes de genre : 70% choisissent leur profession parmi une dizaine de métiers seulement (bureau, hôtellerie et vente en tête), elles font plus souvent des apprentissages courts et s'engagent massivement dans des filières précaires. Pour y remédier, la Conférence des déléguées à l'égalité conduit différents projets visant à favori-

ser la formation professionnelle des filles, dont le concours de la Journée des filles (voir encadré), comme facteur de promotion de l'égalité entre les femmes et les hommes.

Renforcer le lien fille-père

En plus d'un apport professionnel certain, cette journée permet de renouer le lien entre les filles et leur père. Car, s'il est habituel qu'un père parle voiture ou ordinateur avec son fils, ce genre d'échanges avec les enfants de sexe féminin reste rare. Les traditions sont tenaces et l'on entend encore fréquemment des jeunes parents heureux de la naissance d'un fils, «qui reprendra un jour l'entreprise familiale». Ou au contraire regretter de n'avoir «que» des filles, pour qui l'on ne prévoit jamais ce même destin. Alors, dans ce contexte, une initiative comme la Journée des filles est une vraie bouée de sauvetage. Au-delà de l'incitation à un choix professionnel élargi, il s'agit aussi de renforcer le lien fille-père.

Parler travail entre père et fille

Aujourd'hui, les pères sont beaucoup plus présents auprès de leurs enfants qu'il y a vingt ans. Ils rechignent de moins en moins à les nourrir et à les dorloter. Mais la question professionnelle reste un

tabou. Les pères parlent volontiers avec leurs fils de leur métier, souvent technique ou industriel. Les filles sont en revanche exclues de cet échange, puisqu'elles ne sauraient être intéressées par un «métier d'homme». Qui n'a pas en tête ces scènes familiales où la fille aide la mère à la cuisine et où le père monte une maquette avec le fils ? Pourtant, le soutien paternel dont une enfant a besoin ne s'arrête pas à l'adolescence, bien au contraire. Pour choisir son métier, qui dans notre société détermine l'avenir de l'individu, le soutien paternel est essentiel, en plus s'entend du soutien maternel qui est lui généralement acquis.

Proposer plus de modèles

Durant cette période de tâtonnements, le partage avec le père est un élément-clé pour la fille en quête d'ambition professionnelle. Pour l'aider à s'imaginer un avenir, l'adolescente cherche des modèles autour d'elle. Et, en plus de l'exemple de la mère, celui du père est une alternative riche et complémentaire, avec un modèle professionnel généralement différent. On ne devrait donc pas en priver les jeunes filles, ni leur père, dont le rôle serait ainsi mieux reconnu. □

La Journée des filles: un succès

La Journée des filles est une action nationale développée par la Conférence Suisse des déléguées à l'égalité dans le cadre de 16+, le projet issu de l'arrêté fédéral sur les places d'apprentissage II. En novembre 2001, la Journée a proposé aux filles âgées de 10 à 15 ans d'accompagner leur père au travail pendant une journée, dans le but d'élargir leur choix professionnel en leur faisant découvrir d'autres domaines d'activité. Organisée en concours, la Journée offrait des prix attractifs, dont des activités à réaliser fille et père ensemble. Bref, de quoi plaire aux ados ! Cent quarante couples fille-père romands ont participé. Des prix ont été remis à sept d'entre eux le 1^{er} février à Genève, en présence de la conseillère d'Etat Martine Brunschwig Graf. ID

Couronnée de succès, la journée sera renouvelée chaque année, le second jeudi de novembre (informations sur www.journee-des-filles.ch ou auprès de la responsable du projet Maria Roth-Bernasconi au 022/820 02 19). ID

